

État de la critique au Québec

Maxime Catellier, Robert Lévesque et Catherine Voyer-Léger

Numéro 166, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86172ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Catellier, M., Lévesque, R. & Voyer-Léger, C. (2017). État de la critique au Québec. *Lettres québécoises*, (166), 15–20.

État de la critique au Québec

Maxime Catellier

Robert Lévesque

Catherine Voyer-Léger

Des dossiers sur des enjeux importants du milieu littéraire est l'une des signatures de **LQ**. Nous amorçons la réflexion avec un état de la critique au Québec.

Écrire sur les autres

Pour le premier numéro de sa refonte, *LQ* réfléchit sur la critique littéraire au Québec.

Maxime Catellier

Quand John George Lambton, comte de Durham, est envoyé au Canada après la rébellion de 1837, il ne se doute pas que son rapport marquera la naissance de la critique littéraire canadienne. C'est en effet une constante de notre littérature que de s'attirer les foudres d'une critique qui reviendra nous hanter sous différentes formes au fil des décennies : nous sommes un peuple sans histoire et sans littérature. Pour ce qui est de l'histoire, François-Xavier Garneau fera mentir Durham dès 1845 en publiant son importante *Histoire du Canada*. Mais du côté de la littérature, nous traînerons longtemps comme un boulet ce fantôme dont le cri revient périodiquement nous hanter : abandonnés par la France, conquis par l'Angleterre, notre littérature s'affirme d'abord dans un retard et un décalage qui marqueront sa difficile naissance. Bref, la littérature canadienne-française n'est pas sortie tout armée de la tête de Zeus.

C'est la polémique épistolaire qui opposa le journaliste Jules Fournier au critique français Charles ab der Halden dans les pages de la *Revue canadienne* en 1906-1907 qui nous révèle le mieux la fragilité de cette question. Mettant en doute l'existence même de la littérature canadienne-française, Fournier juge que l'absence de critique véritable est en partie responsable de l'inanité de nos œuvres, qui manquent ainsi d'écho pour leur permettre de se situer dans l'espace et le temps. Il déclare aussi cette chose importante et encore valable à mes yeux aujourd'hui :

Le crime irrémissible de cette usurpatrice qui se fait appeler notre critique, c'est, avant tout, de boucher le chemin par où la vraie critique pourrait passer. Comment voulez-vous – pour l'amour du Ciel! – comment voulez-vous qu'aujourd'hui un homme intelligent ose élever la voix dans le tumulte des louanges aussi banales qu'absurdes qui accueillent invariablement chaque production nouvelle? Notre critique a des formules – assez courtes, d'ordinaire, heureusement, – dont, à chaque occasion qui s'offre, elle remplit les blancs du nom d'un auteur et du titre de son ouvrage. Quand ces belles choses ont été écrites, que voulez-vous qu'on ajoute?'

Il est assez effrayant de constater que ce que Jules Fournier dénonçait au début du xx^e siècle n'a pas changé d'un iota. On pourrait ajouter à ce tableau des horreurs deux nouveaux monstres : le rétrécissement lilliputien de l'espace consacré à la littérature et à la critique dans les médias généralistes et l'idée répandue que chaque livre peut trouver, tel le proverbial torchon, son lecteur. Ajoutez à cela l'impossibilité d'exercer ce métier de manière convenable, c'est-à-dire en gagnant sa vie, et vous avez la recette tout indiquée pour faire disparaître le métier critique dont Catherine Voyer-Léger a bien décrit les rouages dans un essai du même nom paru en 2014 au Septentrion.

Pourtant, la critique est essentielle à la formation même de ces strates d'œuvres qui se déposent au fil du temps et qu'on finit par appeler une littérature. On peut citer la préface de Louis Dantin aux poèmes de Nelligan comme l'acte de naissance de notre critique

littéraire. Ce texte est à la fois subjectif, analytique, biographique... allégorique, à la limite, au point qu'Yvette Francoli, dans son essai *Le naufragé du vaisseau d'or* (Del Busso, 2013), s'imagine que Louis Dantin parle de lui-même à travers Nelligan. Mais n'est-ce pas toujours ce que la critique accomplit confusément, tout en faisant surgir le visage qu'elle tente de peindre ?

Chaque œuvre littéraire recensée semble sortir de nulle part, comme si elle s'était engendrée elle-même, et les critères qu'on utilise pour en parler sont désespérément triviaux.

Plus grave est la situation qu'a révélée la publication de cet essai qui tentait de démolir pour une énième fois le mythe de Nelligan : il aura fallu la contribution de chercheurs et critiques spécialisés, Annette Hayward et Christian Vandendorpe, pour démonter le fragile édifice qu'Yvette Francoli met en scène dans sa mystification littéraire. Mais du côté de la place publique, on était déjà prêt à réimprimer les poèmes de Nelligan sous le nom de Dantin. Cela rappelle la controverse entourant la publication d'un faux inédit de Rimbaud, *La chasse spirituelle*, dans le journal parisien *Combat* en 1949. Sans l'acuité critique d'André Breton, ce pastiche aurait passé comme du beurre dans la poêle. C'est dire si les bons lecteurs sont rares et précieux.

Disparition de l'espace critique

Dans son essai, Catherine Voyer-Léger remarque avec justesse la disparition des critiques spécialistes des pages de nos quotidiens, en leur donnant comme dernier refuge le journal *Le Devoir*. Si plusieurs facteurs concourent à la disparition de l'espace critique dans les médias généralistes, le plus troublant réside dans le changement qui s'est opéré au cours de la dernière décennie à l'intérieur du discours critique lui-même. Chaque œuvre littéraire recensée semble sortir de nulle part, comme si elle s'était engendrée elle-même, et les critères qu'on utilise pour en parler sont désespérément triviaux : le réalisme du monde qu'elle nous décrit, l'émotion qu'elle suscite, la thématique qu'elle aborde et si elle est édifiante ou non du point de vue moral. Ce sont là les critères de la « critique de proximité » décrite par David Dorais dans son récent *Essai sur la critique littéraire au Québec* (L'Instant même 2017). Dorais montre bien dans son ouvrage comment le rôle de la critique littéraire aujourd'hui est de conforter le lectorat dans ses certitudes plutôt que de le confronter. Comme on a fait disparaître le discours intellectuel de la chaîne culturelle de Radio-Canada

pour remplacer cela par de la musique d'ascenseur en continu ponctuée de voix douillettes, l'agora littéraire n'a pas besoin d'autre chose que d'accompagnateurs sereins qui sauront guider le livre dans la chaîne qui est la sienne, durant les quelques mois où ce produit est destiné à exister.

« On passe nos journées à écrire et à lire. C'est l'idée de littérature qui est mise à mal. »

Julien Lefort-Favreau

Chantal Guy, responsable du cahier « Lectures » de *La Presse* entre 2005 et 2010, constate l'état actuel et n'est pas jovialiste quant au rôle de la critique :

Les écrivains se retrouvent face à un vide ; il y a de moins en moins d'échos et de dialogues à propos de leurs livres qui, s'ils ne sont pas lus, critiqués, discutés, deviennent des choses inertes. En même temps, l'absence de profondeur critique avec la disparition de l'espace qui lui était consacrée, de même que cette tendance à attribuer la critique à des journalistes inexpérimentés dans le domaine, rend insignifiante la critique elle-même, si bien qu'on peut se poser la question, en effet : la littérature a-t-elle besoin de la critique ? Pas de celle-là, en tout cas.

Qu'est-ce qui a poussé nos médias généralistes à faire disparaître l'espace de la critique ? Voyer-Léger montre bien dans son essai que la porosité croissante entre la salle de rédaction et le département des ventes publicitaires est en partie responsable de ce désastre, que Québecor baptisa autrefois du nom de *convergence*.

Tranquillement, on assiste à ce que Voyer-Léger définit, par référence à une boutade connue du milieu, comme la *trois-toilettes et demisation* de la critique : bref, on n'ose ni descendre en flammes, ni porter aux nues. On préfère taper tièdement dans le dos de l'auteur, d'une main molle. Et tout compte fait, si la critique tient un rôle de cet ordre, a-t-on encore besoin d'elle ? J'ai posé la question à Julien Lefort-Favreau, qui dirige le cahier critique à la revue *Liberté* :

Il me semble de plus en plus que la critique est une médiation essentielle dans l'idée de littérature. L'écrit se porte très bien. La lecture aussi. On passe nos journées à écrire et à lire. C'est l'idée de littérature qui est mise à mal. Cette idée est un ensemble de textes et de discours, de valeur variable. Cela va de l'anecdote sur l'alcoolisme de Duras jusqu'à la théorie littéraire la plus pointue, et cela inclut des poèmes, des essais, des romans. L'idée de littérature est quelque chose de fondamentalement impur et hétérogène, et peut même accueillir des objets contradictoires, qui disent des choses extrêmement différentes sur le monde. Elle est construite et cette construction est variable dans le temps et dans l'espace. La critique me semble être l'un des vecteurs importants dans cette constitution. Les lecteurs et les lectrices lisent de la critique et cette connaissance accrue des récentes et moins récentes parutions leur donne l'impression d'entrer chez les écrivains comme dans une communauté, dans les livres comme forêt touffue, variée, trop grande pour être saisie d'un coup d'œil, mais qui néanmoins fait corps, fait sens. [...] Bref,

sans critique, il y a juste des auteurs et des lecteurs, des éditeurs, mais il n'y a pas de littérature.

La critique comme espace vivant

La critique est donc partie prenante de la vie littéraire. L'écrivain Mathieu Arsenault en sait quelque chose, lui qui a publié en 2014 au Quartanier un livre coiffé de ce titre faussement pompeux. La critique a d'ailleurs bien du mal à circonscrire le travail de cet auteur qui se situe aux confluent de trois genres que l'on considère d'ordinaire comme mutuellement exclusifs : poésie, roman, essai. Observateur actif de la scène littéraire, Arsenault a réfléchi à l'épineuse question des nouveaux lieux de diffusion de cette critique qui a disparu des pages de nos journaux :

On a pu penser un temps que les blogues pourraient constituer une relève au déclin des espaces institutionnels, mais cela ne s'est pas produit à l'échelle qu'on aurait pu imaginer. Ces blogues de critique sont souvent organisés en petits collectifs comme des sortes de micro-revues ou micro-journaux couvrant essentiellement la scène culturelle. Ceux qui sortent du lot (Les méconnus, La Bible urbaine, Filles missiles) n'ont cependant jamais les reins assez solides financièrement pour durer plus que deux ou trois ans. Les contributions dépendent du temps des bénévoles qui doivent tout faire par eux-mêmes, couvrir la scène littéraire, recevoir les livres, les commenter, entretenir et administrer le site et gérer la diffusion des articles sur les réseaux sociaux. Quant à ces derniers, ils ne sont jamais, à ma connaissance, devenus une alternative à ces lieux perdus de la critique littéraire. Une critique de cinq cents mots ou plus s'échange, se discute plus qu'elle se publie sur Facebook ou Twitter.

*Cette critique littéraire de revue ou de journal, qui emprunte aux formes de l'essai, de la chronique, du commentaire, a laissé la place à une forme qui était devenue rare depuis cinquante ans : la critique comme débat. C'est à la faveur des fils de commentaires concernant certains livres ou certaines positions prises par des commentateurs de livres que des arguments substantiels peuvent aujourd'hui apparaître, engagés dans une discussion collective plutôt que dans la confrontation d'un lecteur individuel avec une œuvre. De récents débats (janvier 2017) concernant par exemple la critique de Sébastien Dulude au sujet de Shrapnels d'Alice Rivard² (L'Écrou, 2016) [NDLR : ce texte est paru dans le numéro 164 de *Lettres québécoises*] ou encore la réponse donnée en juillet 2016 par Daphné B. à une note de blogue de Benoît Melançon³ peuvent donner la mesure de cette vie littéraire riche menée par une pensée critique et des prises de position esthétiques.*

Louis Hamelin, répondant à l'invitation de l'Association des professionnels de l'enseignement du français au collégial (APEFC) en 2011, avait tenté de répondre de son mieux à la question plus fondamentale qui nous ramène à notre point de départ existentiel : existe-t-il une véritable critique littéraire au Québec ? D'emblée, il pose la condition de l'espace comme irrévocable : « Nul ne peut prétendre contextualiser une œuvre en deçà de mille mots », écrit-il. C'est à la suite de cette constatation, somme toute banale, mais essentielle qu'il met le doigt sur le bobo :

Mais ce qui manque le plus dans la critique littéraire, telle qu'elle s'écrit semaine après semaine au Québec, c'est la référence aux autres œuvres, classiques ou contemporaines, ou les deux, je parle de ces livres qui peuvent servir à mieux

éclairer le projet que le critique a pour tâche d'examiner. On pourrait éplucher bien des pages littéraires à la recherche de recensions de livres qui prennent la peine de situer leur sujet par rapport à la production courante ou à d'autres œuvres similaires. On y parle toujours des livres, au contraire, comme s'ils nous arrivaient seuls, comme si chacun était un phénomène isolé, sans rapport avec la société qui l'entoure ou avec la littérature qui le précède. On lit nos livres comme s'ils n'avaient pas d'histoire. L'intertextualité, moteur des études littéraires depuis l'œuvre ouverte d'Umberto Eco, n'existe tout simplement pas dans ce que nous appelons critique littéraire ici. Et ce n'est pas seulement une question d'espace, c'est aussi, hélas, affaire de culture⁴...

Nous voilà en 2017, et on tente de nous faire croire que la critique est cet ersatz que l'on imprime à contrecœur dans un coin reculé de l'orgie de promotion qu'est devenu le cirque médiatique.

Quand, dans la défunte *Presse* dominicale du 29 février 2004, Victor-Lévy Beaulieu avait tenté de contextualiser les œuvres de la nouvelle génération en analysant ce qui lui apparaissait comme les lignes de force des romans qui venaient de dévier leur auteur sur la scène littéraire⁵, l'ancien site Cyberpresse est devenu pendant deux mois un aquarium de la vie littéraire en cours. Ce fut, malheureusement, beaucoup de bruit pour rien, puisque cette polémique engagée par Jocelyne Lepage, légende vivante de la critique culturelle au quotidien de la rue Saint-Jacques, resta plutôt lettre morte. Si les gens chargés de l'espace dévolu à la critique littéraire cherchent des exemples de l'importance que la population lui accorde, ils n'ont qu'à explorer les centaines de commentaires que cette lettre de VLB a provoqués.

Nous voilà en 2017, et on tente de nous faire croire que la critique est cet ersatz que l'on imprime à contrecœur dans un coin reculé de l'orgie de promotion qu'est devenu le cirque médiatique. Il est temps de faire valoir que le public ne demande pas ce qu'on lui donne : on lui impose ce qui convient à la domination du marketing et de la publicité. La récente mésaventure entre Renaud-Bray et Dimedia aurait pu nous fournir l'occasion, à nous, gens du livre, de nous rassembler pour exiger du sens là où il n'y a que des chiffres. Car il ne s'agit pas de sauver le livre, mais bien de faire vivre la littérature. ♦

1. Jules Fournier, « Comme préface », *Revue canadienne*, vol. 51, juillet 1906, p. 23-33.
2. Alice Rivard, « You can't sit with us » : fillesmissiles.com.
3. Daphné B., « Benoit Melançon m'a bloquée sur Twitter » : fillesmissiles.com.
4. On peut trouver le texte intégral de l'intervention de Louis Hamelin à cette adresse : site.cegep-rimouski.qc.ca/apefc/page/2011.
5. *La Presse*, dimanche 29 février 2004, « Lectures », p. 9.

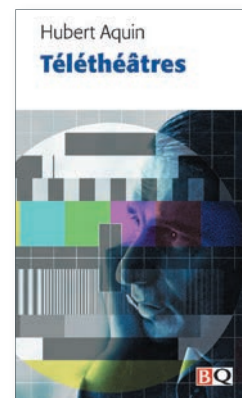
Maxime Catellier est né à Rimouski et enseigne la littérature au Collège de Valleyfield. Ses dernières critiques littéraires ont paru dans la revue *Liberté*.

NOUVEAUTÉS PRINTEMPS 2017



978-2-89406-402-3

ÉDITION INÉDITE
En librairie
le 11 mai



978-2-89406-403-0

ÉDITION INÉDITE
En librairie
le 11 mai

La littérature d'hier à aujourd'hui



978-2-89406-401-6 | 224 p. | 12,95 \$

En librairie
le 6 avril



978-2-89406-400-9 | 256 p. | 13,95 \$

En librairie
le 11 mai



978-2-89406-399-6 | 408 p. | 16,95 \$

En librairie
le 2 mars



livres-bq.com

Les prix sont indiqués sous
réserve de modifications.

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



Lettre à un jeune critique

Robert Lévesque

Sans prétendre jouer le rôle d'un Rainer Maria Rilke s'adressant à un jeune poète (qui était cadet dans une académie militaire), me voici écrivant à un jeune homme ou à une jeune femme du Québec qui désirerait entrer dans le métier de la critique, métier délicat autant que celui de la poésie d'ailleurs, si vous voulez un premier avis... Car c'est déjà ça, la critique, rien de moins qu'un *art*...

Je vous préviens que je place haut l'importance de ce métier qui est aussi un *boulot* que d'autres considèrent comme un gagne-pain (tout de suite, n'ayez aucun rêve à cet égard!), un service à la clientèle, un accompagnement de l'artiste, quand d'autres, les « critiqués », la reçoivent ou comme un cadeau ou comme un coup bas. Sachez que vous allez entrer dans une zone pas très franche, pas très libre, où vous aurez à faire face à de l'ensorcellement et à de la turbulence. Attachés de presse et éditeurs vous auront à l'œil, les écrivains feindront de vous ignorer.

La critique n'est pas une science, elle ne s'apprend pas sur les bancs d'une école mais sur le tas, dans sa pratique même.

Qu'est-ce donc que *critiquer*? « *Juger comme décisif* », propose *Le Robert*. Ce qui n'est rien d'autre que la capacité de penser, judicieusement, librement. *Je critique donc je suis*, disais-je à des jeunes hommes et à des jeunes femmes, critiqueurs en herbe, avec qui j'ai tenu en 2010 (à l'invitation de Wajdi Mouawad, rare artiste à considérer la critique essentielle si compétente) un séminaire sur le vieux métier de Sainte-Beuve (que Proust, à tort, n'aimait pas).

La critique (littéraire, musicale, cinématographique, théâtrale, c'est du pareil au même) n'est pas une *science*, elle ne s'apprend pas sur les bancs d'une école mais *sur le tas*, dans sa *pratique* même. Le critique sera éventuellement un *bon critique* non pas selon des critères académiques mais selon son *engagement personnel* plus ou moins entier dans l'*exercice de réflexion* que cette activité représente, et dans la mesure de *son intelligence* à lui, de *sa compréhension* du monde dans lequel ce livre, cette pièce, ce film surgissent, ou reviennent. Second avis : on est lecteur avant d'être critique. Il faut avoir lu large et de près..., avoir choisi ses chemins en connaissance des autres, demeurer ouvert aux autres.

La situation est problématique, cependant. Contrairement à naguère, quand le critique était un pont issu de l'université et bardé de culture livresque ou un praticien doué et enthousiaste venu d'un milieu culturel privilégié, le jeune critique d'aujourd'hui – à l'heure de la convergence des médias, du bordel des réseaux

sociaux, de la dictature du divertissement – est à l'essai, constamment, on peut l'avoir engagé sans vérifier sa compétence, et le virer s'il heurte la machine commerciale qui a pris les commandes du monde culturel. Il doit naviguer à vue et sa qualité première – s'il est lecteur, s'il a conscience d'exercer un art et donc d'être exigeant aussi envers lui – sera d'éveil et de doute à la fois (en questionnement, en refus de l'adhésion à l'ensemble).

Pour en avoir fait le métier de ma vie, je peux vous dire que c'est un métier de combat, de résistance, quasiment de maquis tant les menaces de tous ordres sont constantes et en progression sur la liberté de blâmer.

Il faut des dispositions, bien sûr, c'est-à-dire *une plume*, idéalement *un style*, mais il est d'abord essentiel d'avoir, chevillé, ce solide sens critique sans inhibition qui s'exercera autant face à la société dans laquelle le critique vit que face aux œuvres et produits plus ou moins artistiques qui en ressortent. Bref, il faut une bonne dose d'assurance et d'audace (dont on saura éliminer l'ambition et la violence mais non point l'aplomb et le culot) pour tenir bon, croire à ses jugements, les défendre, ne pas craindre l'isolement, garder une distance face aux artistes (fuir les lancements!), et finalement n'être (si je puis me permettre de reprendre le titre d'un de mes essais) *l'allié de personne* (sinon du lecteur, seule personne à qui vous devrez vous adresser!).

L'affaire n'est pas simple, car on peut dire de la critique ce que l'on dit du théâtre, qu'elle obéit à *des lois strictes que personne n'a jamais établies*. Dans *strictes*, il faut comprendre l'honnêteté, l'indépendance d'esprit, le travail sérieux, la justesse dans l'admiration autant que dans l'éreintement. Ce n'est pas un métier de juste milieu, de *pas trop mal*, de *cependant*, de *quoique*, de *par ailleurs*, de *quant à*...

Pour en avoir fait le métier de ma vie, je peux vous dire que c'est un métier de combat, de résistance, quasiment de maquis tant les menaces de tous ordres (corporatistes, populistes, publicistes, anti-intellectualistes, économistes) sont constantes et en progression sur *la liberté de blâmer*; or, comme le faisait dire Beaumarchais à son personnage frondeur du *Mariage de Figaro*, sans elle, cette liberté, « il n'est point d'éloge flatteur ».♦

Journaliste, critique, chroniqueur, Robert Lévesque est essayiste. Il a publié chez Boréal *Un siècle en pièces*, *Déraillements*, *Vies livresques*. Il y dirige la collection « Liberté Grande ».

Pour dépasser le goût (et peut-être l'autorité)

Catherine Voyer-Léger

Dans tous les débats qui portent sur la remise en question de l'universalité des valeurs, le spectre du relativisme est brandi par ceux qui craignent plus que tout la remise en question des normes solides. Pourtant, tout porte à croire qu'il peut exister une voie mitoyenne, celle d'une pensée critique rigoureuse qui ne serait pas guidée par la recherche d'un absolu comme la vérité ou par une quête d'autorité.

Nous sommes nombreux à estimer que les notions de beau et de bon ne sont ni universelles ni atemporelles, c'est-à-dire que nos conceptions du beau et du bon sont culturellement, sociologiquement et historiquement ancrées. Comment peut-on éviter le piège d'un relativisme complet qui s'appuierait sur l'idée que tous les goûts sont dans la nature et ne se discutent pas, une posture qui nécessairement invaliderait toute parole critique ? Il faudrait créer un espace critique analytique où la notion du goût ne serait pas le pivot de toute réflexion, mais où les rapports de pouvoir qui sont au cœur de la production, de la diffusion et de la réception des arts ne seraient pas oblitérés.

Une affaire de goût

Lorsque je présente des conférences, je suis toujours étonnée de constater qu'on me pose encore des questions sur l'objectivité de la critique. La critique est d'abord un travail de réception : je ne vois pas comment cette rencontre avec la parole artistique pourrait se faire dans une logique d'objectivité. Par contre, la subjectivité n'implique pas qu'on s'appuie uniquement sur le goût et le dégoût ; la subjectivité est informée par une multitude d'éléments affectifs et intellectuels, et c'est par là que s'organise la pensée.

Mais une critique qui n'est qu'une affaire de goût, on en lit et on en entend beaucoup. L'exercice donne des arguments à ceux qui défendent l'idée que n'importe qui peut faire de la critique. S'il s'agit de dire simplement comment on s'est senti devant une œuvre, effectivement tout le monde peut le faire, et il peut paraître étonnant qu'une opinion parmi d'autres soit en posture d'autorité en ces matières. Pour reprendre un terme à la mode dans les médias : n'importe qui peut être un prescripteur... il faut un peu plus pour devenir critique. Dans la mesure où la critique est faite par des gens qualifiés qui sont en mesure d'énoncer un point de vue informé dans un contexte où ils ont les moyens (espace, temps, etc.) de développer une analyse, il est plus facile de défendre la particularité de cette parole spécifique, si ce n'est son autorité.

L'autorité critique

La critique est souvent perçue comme une posture d'autorité. Il y aurait d'abord l'œuvre, ensuite la critique, qui profiterait de sa hauteur pour nommer l'œuvre, ses succès et ses succès, marquant ainsi le point final de la chaîne de création-production-diffusion-réception. J'écrivais dans *Métier critique* (Septentrion, 2014) qu'il faut casser ce modèle et cesser de voir la critique comme un point final. La critique est un discours parmi d'autres (comme l'art d'ailleurs) et il faut penser la relation à l'horizontale.

Au lieu d'être une posture d'autorité, la posture critique pourrait être celle du reflet ; ou, comme l'écrivait Bertrand Leclair, la posture du témoin plutôt que la posture du juge¹. Cela ne veut pas dire qu'il faut vider la critique de son rôle d'évaluation, mais il ne faut pas en faire le seul moteur.

Remettre en question l'autorité de la posture critique, ce n'est pas tout. Le milieu des arts est pétri de rapports de pouvoir (inégalités des moyens de production, poids du vedettariat, domination de certaines disciplines, etc.) et la question qui me semble plus urgente que jamais est de savoir si la critique doit tenir compte du contexte de pouvoir dans lequel est produite et diffusée une œuvre.

Dans une perspective où l'on estime que la relation avec l'œuvre doit exclure ce type de considérations, le critique se fera toujours aux mêmes critères pour analyser et évaluer une œuvre. Mais un tel détachement est-il seulement possible ? J'ai un préjugé positif envers certaines maisons d'édition soit parce qu'elles ont une cote positive (prix, reconnaissances, etc.), soit parce que j'aime leur catalogue ; je ne peux pas entrer en relation avec un livre sans que ce filtre soit actif. Ou encore : peut-on se détacher complètement du fait que certaines œuvres sont portées par une publicité massive (que cela nous rende positifs ou négatifs à leur endroit) ?

Comme il m'apparaît impossible de faire fi de ce contexte, il me semble que la critique devrait en tenir compte dans une approche réflexive, c'est-à-dire comprendre comment elle se laisse influencer et comment elle peut être transparente par rapport à ces influences. Souvent, ce n'est pas tant dans l'évaluation de l'œuvre qu'une telle prise de conscience est nécessaire, mais dans les outils rhétoriques utilisés. On le sait, l'emphase (positive et négative) est à la mode et les paroles polémiques ont la cote, mais ces outils ne méritent peut-être pas d'être toujours utilisés. Recevoir sur le même ton, éventuellement avec la même agressivité, une œuvre médiocre dont personne n'a entendu parler et une œuvre médiocre dont tout le monde entendra parler, c'est croire que la critique n'est pas partie intégrante d'un écosystème où les inégalités ont une importance. Même chose si l'on refuse de reconnaître que nos critères pour détermi-ner le beau et le bon devraient aussi être un enjeu de la discussion critique.

De plus en plus, je crois à une critique située qui assume ses partis pris et les rapports de pouvoir dans lesquels elle évolue, consciente de l'autorité qu'elle dégage souvent (même lorsqu'elle ne le souhaite pas), analytique avec conviction, mais en se méfiant des certitudes. Une critique capable de se dire insuffisante devant certaines propositions. Une critique qui se questionne sur l'objet qui l'intéresse, mais aussi sur elle-même. ♦

1. Bertrand Leclair, « Point d'achoppement », *Les temps modernes*, n° 672, janvier-mars 2013, p. 232-241.

Catherine Voyer-Léger est essayiste, chroniqueuse et travailleuse culturelle. Elle a publié trois livres dont l'essai *Métier critique* (Septentrion, 2014).